

Merci Eugène, du fond du cœur, pour l'homme, l'ami, le chrétien que tu as été. Maintenant tu connaîtras la mesure de Dieu, faite d'Amour.

Salue les amis, que nous avons dans la Patrie d'en haut et protège ta famille bien-aimée d'Uhaldea. Amen.

* * *

Eugène, adixkidea, zoin jakintsun zinen!
Beti zure argien beharretan ginen.
Griña ukan baituzu Euskadiko minen,
Jaunak ongi etorri derautzu eginen.

Hauxe dugu maiz entzun zure ezpainetan:
"Xiberotar odola daukat nik zainetan.
Matalas Goihenetxe dut arbasoetan"
Orai biak zarete GOIKO ETXE hartan...

* * *

Eugène notre ami, combien grand était votre savoir!
Nous étions toujours en quête de vos lumières.
Vous avez prix part aux souffrances d'Euskadi;
Aussi, le Seigneur vous réservera le meilleur accueil.

Souvent, sur vos lèvres, nous entendions ceci:
"J'ai du sang souletin dans mes veines.
Matalas Goihenetxe est l'un de mes ancêtres".
Vous voici tous deux dans la MAISON D'EN HAUT...

LE CHRÉTIEN, LE DISCOURS DE L'ÉGLISE ET LA MORT CHRÉTIENNE EN PAYS BASQUE NORD D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

TÉMOIGNAGE DE MONSIEUR L'ABBÉ R. IDIART, ORDONNÉ PRÊTRE EN 1955; PRESBYTÈRE DE SAUGUIS (SOULE)

R.I. Lorsque le prêtre venait à la maison pour visiter un grand malade, il y avait la maîtresse de maison pour l'accueillir. C'est le plus souvent elle qui, non seulement l'accueillait mais aussi le conduisait à la chambre du malade. L'homme était assez effacé dans ces cas là. J'ai rarement vu l'homme se mettre en avant; c'est plutôt la maîtresse de maison à qui on avait à faire. Parce que l'intérieur des maisons, les chambres, l'appartement, c'est le domaine des femmes. C'est elles qui accueillent, chez elles. Elles introduisaient le prêtre et lui disaient: "suivez moi". Elles n'avaient guère de cierge, très peu en avaient; même pour la communion, c'était rare. Il faut dire que j'ai assisté essentiellement à un rituel très "simplifié", mais pas stéréotypé. En tout cas je n'ai jamais eu cette impression. Ça se faisait comme ça. Je n'ai guère senti de gestes qui aient été les mêmes partout. Chaque maison avait sa façon de faire, sur le moment. Et actuellement c'est toujours ainsi.

Mais on vient de moins en moins chercher le prêtre. Avant, il y avait une espèce de sentiment d'obligation morale. Il fallait obéir aux lois de l'Eglise qui était omniprésente; c'était très net. Et, ma foi, maintenant, les gens sont plus sensibles aux soins à donner aux malades, à la santé, etc. Les histoires de l'au-delà, c'est *in extrémis*... Il y a une sécularisation qui est très nette. Le prêtre... chez beaucoup on sent l'envie de ne pas effaroucher le malade, en faisant venir le prêtre. Le curé, c'est un peu le passeport pour l'au-delà. On sent déjà que c'est le grand départ. Et chez beaucoup de familles du Pays Basque, même considérées comme croyantes et pratiquantes, ma foi, on hésite de plus en plus à faire venir le prêtre avant le dernier soupir.

M.D. De vieux médecins et des vieilles personnes disent qu'autrefois on savait accepter de voir venir la mort en face. On faisait avec; on savait qu'un temps devait s'achever, il fallait "y passer". Le prêtre aidait celui qui avait accepté sa mort.

R.I. Mademoiselle de J..., de Cibas, m'a dit qu'elle avait vu mourir son vieux père; il a fait "aita'en ta semea'en..." et il est mort à ce moment là; sans achever son signe de croix. Il est mort en jouant lui-même son propre cérémonial. Elle avait été frappée par cet homme, parti comme un vieux patriarche.

M.D. La chambre était aménagée pour la venue du prêtre?

R.I. Une petite table avec un napperon, c'est la maximum. Ces dernières années j'ai senti que l'on vient très peu pour les mourants. Si le malade n'est pas mourant, on est heureux et on accueille avec plaisir le prêtre venu pour la visite; mais s'il est près de la mort, on vient très peu chercher la prêtre. On vient de moins en moins.

M.D. L'Eglise ayant instauré le sacrement des malades, on peut se préparer à la mort "à l'avance". N'est-ce pas là une explication de ce "désintéret". Alors qu'autrefois, l'Extrême-onction était donnée quand on commençait à "perdre les pédales"?

R.I. Oui, c'est un peu ce que les gens faisaient en fait. Mais les prières, la liturgie, ne disent pas du tout cela! Le sacrement des malades, même autrefois, était un véritable sacrement pour des malades. D'abord, il n'existe pas de sacrement pour les morts; il n'existe que des sacrements pour des vivants. A telle enseigne que, même autrefois, lorsque l'on était appelé auprès de quelqu'un qui apparemment était mort et si le corps était encore chaud, on lui donnait l'Extrême-onction sur condition: c'est-à-dire au cas où il serait encore vivant. Si bien que c'est de là qu'est venu le fait que les gens, croyant qu'on donnait quand même le sacrement... au cas où il serait encore vivant, le sacrement était donc valide. Et puis... on ne savait pas non plus, comme on disait, à quel moment l'âme se séparait du corps. Alors les gens ont, petit à petit, fait le pas, se disant: "maintenant qu'il est mort, allons chercher le curé". Certains étaient même persuadés qu'il existait un sacrement des morts; le prêtre était alors appelé pour donner un "passeport pour l'au-delà". Alors qu'il n'y a jamais eu de sacrement des morts!

Les gens, eux-mêmes ont voulu reculer l'échéance pour ne pas effaroucher le malade, et on est arrivé à cet état de chose. On attendait pratiquement que le malade soit mort pour aller chercher le prêtre, pour être en règle avec l'Eglise.

1) Goihenetxe signifie aussi maison d'en haut (quoique d'ici-bas).

Etre en règle avec l'Eglise on se disait... voyant le corps encore chaud; mais sachant parfaitement qu'il était mort. Comme le prêtre donnait le dernier sacrement "au cas où"... alors que le dernier soupir étant rendu, la vue du prêtre ne ferait plus rien...

M.D. L'Extrême-onction était le dernier sacrement, la dernière visite; mais le Viatique était donné en toute lucidité...

R.I. Bien sûr, il fallait avaler l'hostie et se confesser. Souvent la confession était réduite à sa plus simple expression car le malade ne pouvait pas arriver à aligner trois mots. Parfois, il était incapable de parler. On donnait alors une sorte d'absolution générale "avant la lettre": que peut-on demander à quelqu'un qui ne peut s'exprimer? On lui dit, d'avance, "je vais vous donner une absolution pour tous vos péchés de votre vie passée". Et puis c'est tout; on ne peut insister d'avantage.

M.D. Cette visite avait un caractère "semi-public"?

R.I. Pas pour l'absolution. Le prêtre reste alors seul avec le malade.

M.D. Le prêtre se limite à son seul rôle de "distributeur de sacrement"?

R.I. En tout cas, moi, comme d'autres prêtres, on fait des visites aux malades. Souvent on prend prétexte d'une fête importante, ou des enfants de la maison qui préparent la communion. On dit alors, au malade que l'on est venu "par hasard" faire une petite visite. On trouve un biais pour montrer au malade que l'on ne vient pas exclusivement pour lui, étant donné son état. On lui dit alors quelque chose du genre: "tiens, c'est la veille de telle ou telle fête, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir de recevoir la communion". Et puis, le prêtre sachant qu'il y a un mourant dans une maison, fera des visites plus régulières.

Maintenant, pour le viatique, il n'y a guère d'enfant de chœur pour accompagner le prêtre. Les enfants sont à l'école; avec le ramassage scolaire on ne les a plus de la journée. Autrefois, il y a trente ou quarante ans, l'enfant de chœur accompagnait le prêtre, avec la clochette, la lampe; il n'accompagnait guère le prêtre dans la chambre, il restait dans la cuisine, en bas.

M.D. Le prêtre organisait une "cérémonie" dans la chambre?

R.I. On disait ensemble un "Gure Aita" et quelques "Agur Mariá". On parlait un peu du malade avec ceux qui étaient dans la chambre.

M.D. Qui voyez-vous dans les chambres en ces occasions?

R.I. Des femmes mais aussi des hommes. Ils sont en prière. Ce sont surtout des gens de la famille. Le premier voisin ne se voit guère. C'est une affaire de famille; le premier voisin intervient après; il n'accompagne guère le mort.

Les enfants sont plutôt mis à l'écart. On a l'impression que l'on ne veut pas les effaroucher. Rarement on voit des enfants; peut-être dans des familles très pratiquantes? C'est l'affaire d'adultes. Dans l'esprit des gens ça dépasse l'entendement des enfants.

M.D. Le médecin a donc pris le pas sur le prêtre?

R.I. Ah oui, très nettement; c'est très net!

M.D. A partir de quand vous situez ce changement?

R.I. A partir du moment où la sécurité sociale a permis son intervention. Autrefois, on allait chercher vraiment le médecin, lorsque c'était la toute dernière extrémité et qu'il le fallait bien. On n'allait pas si facilement chez le docteur!

Mais, maintenant, il est devenu le personnage courant de la vie quotidienne; bien plus que le prêtre. Le prêtre, "ça sent déjà la mort", alors qu'avec le médecin on se dit "qu'il y a de l'espoir, qu'il va peut-être le guérir"

M.D. La sécurité sociale et puis les retraites; les vieux sont devenus sources de revenus...

R.I. Oui, "on a intérêt à les garder le plus longtemps possible" Dans les familles de petits paysans, au moment de l'achat du tracteur, les économies sont précieuses! Il faut soigner les vieux!

Je ne pense pas, non, qu'il s'agisse de choix philosophique. Tout cela est commandé par la vie.

M.D. C'est pragmatique.

R.I. Tout à fait. Les docteurs, ça fait partie des progrès de la vie. De même que le confort est arrivé dans les maisons, le docteur est arrivé. La vie a changé dans plusieurs directions. On vit autrement. Aujourd'hui, il faut se soigner d'abord.

M.D. La vision de la religion a changé, mais, ces vieux, il avaient une vision très catégorielle avec des "certitudes" rendant les choses "simples"?

R.I. Mon impression, c'est, qu'autrefois, on tendait à avoir une mentalité un peu pharisaïque. C'est-à-dire, l'impression était qu'il fallait se mettre en règle avec Dieu. Ça c'est le mot-clef. Il faut faire les gestes. Et, les gestes étant faits, ça va; on a fait ce qu'il fallait "pour". Pour pouvoir aller au paradis. Avoir son billet d'entrée.

Il faut accomplir un certain nombre de gestes, de rites. Sincères ou pas, c'est une autre question. Il faut les faire!

M.D. C'est un code, une éthique...

R.I. Oui, c'est un peu magique. Magique est un grand mot peut-être. Mais il y a des obligations à remplir. On les remplit plus ou moins. Ça va; c'est fait, je suis en règle. Je peux espérer aller au paradis.

Alors que moi, je dis toujours, j'insiste énormément sur ce fait: que l'on soit ou non pratiquant, que l'on soit ou non méritant, vieux ou jeune, que l'on donne beaucoup ou peu à la quête, etc. on sera toujours redevable envers Dieu. Ce qu'il nous propose est tellement formidable, tellement au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer, que tout ce que nous pouvons faire est dérisoire et ça ne pourra jamais "payer un droit d'entrée". Moi je leur dis: "Aller auprès de Dieu, ce sera toujours un geste d'amour de sa part et non de la nôtre". Ce ne sera pas un marchandage. En tout cas, jamais "donnant-donnant". Pour la bonne raison que Lui est tellement infiniment au-dessus de nous que nous ne pouvons traiter d'égal à égal avec lui. On pourra faire tous les gestes, tous les rites que l'on voudra, jamais on ne pourra payer une espèce de droit d'entrée. Ce n'est pas un droit, c'est un geste d'amour.

Mais ce n'est pas évident du tout de tenir ce discours aux gens. Je crois que certains en sont encore au fait que tant de cierges brûlés, tant de messes que l'on a fait dire,

tant de gestes que l'on a accomplis..., ma foi, ça fait un petit capital précieux pour avoir, enfin, le droit de rentrer de l'autre côté.

M.D. Mais alors, l'enfer est au centre de ce système.

R.I. Ah oui, tout à fait. C'est là que j'ai souvent entendu cette réflexion: les missionnaires diocésains d'autrefois ont beaucoup marqué. Autrefois, il faut dire, il n'y avait pas beaucoup de distraction, ni radio, ni télé. Les soirées de mission étaient une sortie; on y allait.

M.D. C'était un spectacle.

R.I. Oui, et il y avait des missionnaires qui brandissaient les feux de l'enfer! Ils ne s'en privaient pas. Faire ressortir l'argument de la peur! Il y a des gens qui m'ont dit, il n'y a pas longtemps, que les missionnaires d'autrefois, mettons qu'il y a 40 ans, "nous tenaient pétrifiés" (*harritüik estekitzen gintitzien*); pétrifié, ça veut dire "paniqué". Trois ou quatre fois, le poète Etchahun m'a dit, alors que vers la fin de sa vie je l'accompagnais à des fêtes basques, le soir, quand je le ramenais chez lui, il me disait comme en confidence: "ez gütützü ez elizan usu ebiltzaleitak, bena bardin...". "Oh monsieur le curé, nous ne sommes pas de ceux qui sont souvent à l'église, mais quand même...". Il ne pouvait ou ne voulait peut-être pas le dire, mais il était assez fin, car poète, pour savoir que l'on peut être très proche de Dieu sans être bigot et fourré à l'église. Il avait très bien compris que la religion est une affaire de cœur. Et son cas n'est pas exceptionnel.

Beaucoup, même autrefois, avaient compris que l'on pouvait être très proche de Dieu, avoir "ses chances" auprès de lui, même si on n'était pas faiseur de gestes. Même, si on n'était pas en accord rigoureux avec les gestes dictés par l'Eglise. Ils savaient faire la distinction entre cette religion du cœur et la religion de façade, pharisaïque.

M.D. Mais, au moment du grand saut, ces vieux étaient plus marqués par l'enfer que nous?

R.I. Oui, je le pense; ça c'est net! L'humour fait parfois comprendre les mentalités. Il y a une histoire que l'on raconte à ce propos. Un brave homme se trouvait, un soir de mission dans une paroisse. Le missionnaire diocésain disait: "mes frères, maintenant nous allons clôturer la mission par un geste expressif. Alors, tous ceux qui, parmi vous, veulent aller au ciel, qu'ils se mettent debout!" Tout le monde se lève, comme un seul homme, bien sûr! Et l'histoire dit, qu'un petit vieux restait assis dans son coin. Le missionnaire se tourne vers lui et lui dit: "Vous, monsieur, vous ne voulez pas aller au ciel?", et le vieux de répondre: "oh que si, monsieur le curé, mais je ne suis pas pressé!".

Parce que le grand saut, ça reste un inconnu. Autre chose qui se dit encore, malgré tout ce que nous pouvons dire sur la Résurrection, les gens disent: "oh! nous ne savons pas au fond ce qu'il y a de l'autre côté". Ils disent bien: nous ne savons pas. Rien n'est évident! Même, les gens régulièrement pratiquants du dimanche, même ceux-la le disent.

M.D. Et si on évoquait *arima erratiak*: on enterre des morts ou des corps seulement?

R.I. Je n'ai jamais entendu formuler "*arima erratia*", mais "*arima*", oui. L'âme. Dans l'esprit des gens sont-elles aussi "*erratiak*", errantes, ces âmes? *Purgatorioko arimen*, oui, c'est très vivace. Les âmes du purgatoire. Mais ces derni-

ères années, c'est terminé tout ça. On n'en entend plus parler. On me dit de célébrer une messe pour un tel qui est mort, pour la famille, etc. pour ceci pour cela, mais pas pour les âmes du purgatoire, qui pourraient recouvrir cette notion d'*erratia*; ça non!

M.D. Le purgatoire et la Communion des Saints sont des trouvailles géniales. On a là un système parfaitement logique et fonctionnel à la fois. On peut dire ainsi aux vivants: "attention, vous n'êtes que des maillons d'une chaîne et quand vous serez morts, vous serez, vous aussi, démunis, dans un temps d'attente, en quelque sorte (attente du jugement "dernier") et votre devenir sera conditionné par les survivants, ceux qui viennent derrière et qui, comme vous, prient pour les morts. "Tout vivant est une âme en puissance qui dépend de ceux qui vont intercéder en sa faveur. *Arima erratia* fonctionne bien dans ce cadre...

R.I. L'embêtant dans cette histoire, c'est qu'il y a un tarif. C'est un peu sordide de le dire de cette façon, mais il y a une histoire de tarif de messe. Il y a une histoire de comptes... de compte à régler! Il faut être en règle. Je reviens à cette mentalité. Du moment que l'on a payé, on a fait le geste de sortir des sous de sa poche; on a l'impression que l'on a acquis une sorte de "droit d'entrée" de l'autre côté. Moyennant cela, on a fait ce qu'il fallait pour!

Dans l'Évangile, ce n'est pas cela! c'est le geste d'amour, gratuit par excellence. Celui qui est un grand débiteur mais qui le reconnaît, humblement... il y a là une dimension d'amour formidable! En une seconde, ça y est; il va au paradis! Il a beau être bandit, avoir tué, être crucifié... Le temps de dire une phrase et il est au paradis.

Ça, on ne l'a pas assez dit, je crois. Il y a la vieille mentalité, cette sorte de marchandage. On traite "avec ceux de l'autre côté" et, au passage, on donne des sous. Il faut lâcher des sous qui, au passage, vont dans la poche du curé!

M.D. Et Lhande qui nous dit que Dieu est comme une sorte de chef...

R.I. ... D'autorité...

M.D. Pas un Dieu d'amour...

R.I. Ah non! Le Dieu juge et terrifiant, pas celui de Saint Jean; et que l'on essaye d'amadouer. En faisant des gestes, pour calmer sa colère. Et puisqu'il commande, on fait ce qu'il commande! Il y a cette notion de commandement; ça faisait partie du discours de l'Eglise.

M.D. Je me rappelle avoir été formé à ce type d'instruction; il y avait des règlements, une vie religieuse réglementée.

R.I. Il y avait un code précis à respecter. Moyennant quoi on se met des chances supplémentaires de son côté. Ceci est tout à fait opposé, par exemple, à la théologie de Saint Paul qui dit que la Rédemption est un geste gratuit par essence...

M.D. Oui, mais jusque dans les années 1940-1950, quel accès avait-on aux textes sacrés?

R.I. C'est là le drame.

M.D. Il y avait un missel en latin auquel les gens ne devaient rien comprendre, avec des textes tronqués, saucissonnés...

R.I. Mais, attention! Il y avait 52 dimanches dans l'année, plus quatre fêtes d'obligation. 52 éternels évangiles, toujours les mêmes; et pour les quatre fêtes, idem! Donc, on avait un évangile tronqué, réduit. Depuis Vatican 2, il y a d'abord, trois lectures à chaque messe: une, presque toujours, de l'Ancien Testament, une autre du Nouveau Testament, et l'Evangile. Presque toujours les premier et troisième textes, quand ce ne sont pas les trois, sont en harmonie: un thème se dégage.

M.D. Les protestants avaient la Bible en langue du pays; qu'avions-nous, nous autres, au Pays Basque?

R.I. Pas beaucoup d'Evangile dans nos lectures... Des textes d'imitation de Jésus-Christ, des choses comme ça. Moi, j'ai connu la génération antérieure à la mienne, j'ai 57 ans, la Bible leur était interdite! Il ne fallait pas qu'ils la lisent; c'était défendu. Pourquoi? à causes d'histoires un peu crues que l'on pouvait y trouver...

M.D. Encore fallait-il se procurer des Bibles en basque! Il y avait une désinformation certaine vis-à-vis des textes sacrés. Seul le curé donnait l'information.

R.I. C'est sûr! Le drame avec les protestants, qui ont une familiarité avec les textes sacrés que les chrétiens catholiques n'ont pas, c'est qu'ils vont dans tous les sens. Il n'ont pas d'axes de pensée. Il est bon d'avoir des guides de lecture, de la cohérence, des grandes lignes, du recul. On en sent pas cela chez eux et surtout on ne voit pas une lecture de la Bible centrée sur le Christ. Ça me gêne beaucoup. Il y a beaucoup de générosité chez eux, mais on ne voit pas, par exemple, cette progression d'une révélation qui, de la Bible, s'accomplit en Jésus-Christ. La Bible est morcelée, dans tous les sens.

M.D. En fin de compte, nos vieux basques avaient un code moral entre les mains.

R.I. Tout à fait. Une religion réduite à de la morale: honnêteté, vérité... Ce n'était pas une religion contemplative, de louange de Dieu, de joie. La joie de la Résurrection ne les effleurait pas beaucoup!

Ce n'était pas une religion épanouissante, dynamisante. C'était une religion où, au fond, il fallait "marcher droit".

M.D. C'est pourtant une religion qui a suscité un grand nombre de prêtres, et non des moindres!

R.I. Et dont certains ont été admirables dans les missions; qui sait, peut-être plus qu'au Pays Basque? Je ne sais pas... Je me demande si ces missionnaires qui sortaient du Pays Basque pour aller en Extrême-orient par exemple, n'ont pas été plus généreux? Il est vrai que ce déracinement suppose qu'ils avaient déjà une générosité formidable; il a fallu partir, et loin! Il a fallu apprendre le chinois, etc. En proportion, n'ont-ils pas été plus évangéliques que ceux restés au pays? Qui ont tenu le peuple sous leur coupe?

M.D. Mais quel discours tenaient-ils sur la mort?

R.I. Ah!... comme une épée de Damoclès! Tenez vous bien droits, marchez droit... car, que vous le vouliez ou non, rira bien qui rira le dernier. Vous allez voir, la mort va vous tomber dessus. Il y a intérêt à marcher droit et à être conforme "à la règle"; il vous faut être **en règle** avec Dieu. Je crois que c'est essentiel, pour comprendre ce qui s'est passé.

M.D. L'image du jugement devait peser de tout son poids; juger le bien, le mal,...

R.I. Tout à fait, c'est très net. Et puis, malheureusement, une morale très individualiste dans le sens où une société plus harmonieuse, plus juste... ne les effleurait pas beaucoup! L'abbé Larzabal est resté vicaire pendant 12 ans à Hasparren; il m'a raconté ceci. Les missionnaires diocésains résidaient ici, et, souvent, l'un d'entre eux prêchait à la grand-messe du dimanche. C'était pratique, on les avait "sous la main"! Larzabal m'a dit ceci: "J'ai entendu des dizaines et des dizaines de fois prêcher sur le "discours social"; c'est-à-dire, un discours qui contient les devoirs des ouvriers envers le patron, mais jamais, me disait-il, il n'a entendu parler des devoirs des patrons envers les ouvriers". Et ceci, c'était il y a 40-50 ans.

On avait une société pyramidale; avec une autorité. On venait tout droit de la monarchie de droit divin. A mon avis, ça a suivi! Il y avait une autorité qui descendait comme ça, sur les gens, et il fallait se soumettre; qu'ils obéissent! Il fallait les garder... Ce n'était pas épanouissant, ni dynamisant!

M.D. Mais ces discours, ils leur venaient de leur formation? de leurs lectures? de consignes de l'évêché?

R.I. On était pris dans un engrenage. Nous-mêmes, qui nous destinions à la prêtrise, étant enfants, nous avons entendu ces fameuses soirées de mission où les missionnaires nous faisaient trembler. Alors, on mesurait l'éloquence et la valeur du prêtre, à la trouille qu'il suscitait, au silence, à la panique...

M.D. De la rhétorique pure et dure...

R.I. Quand on voyait les gens retenir leur souffle, tellement ils les faisaient trembler... qu'à la limite, c'était celui qui faisait le plus peur qui nous impressionnait le plus! J'exagère, mais à peine!

M.D. Ce que vous dites là ne me choque pas; ça va bien avec l'architecture de nos églises. Ce sont de grands théâtres faits pour favoriser ce genre de spectacle; on attend beaucoup des acteurs...

R.I. Un exemple. La manière de célébrer les communions solennelles. Mais c'était des parades militaires! Le pauvre abbé L..., qui avait une voix tonitruante, pouvait terroriser les communiants au point qu'on en voyait "tomber dans les pommes" pendant la cérémonie! Ils étaient sur les nerfs, ces enfants! C'était dramatique! Mais il arrivait à faire des cérémonies impeccables; tous alignés, comme au régiment. Ils avaient des formules qu'ils apprenaient par coeur et qu'ils rabâchaient; des chants, pareil. On arrivait à un niveau de cérémonie, où, ceux qui aimaient cela étaient ravis; ils étaient aux anges. Ordre et discipline. C'était comme le sommet de la société. Comme un modèle.

Les retraites de communion étaient aussi une épreuve, parfois dramatique! On recevait des taloches! C'était parfois une panique...

Les choses ont changé. J'avais sept communiants, cette année. La retraite ne s'est pas faite à l'église, comme avant, avec les bancs alignés, le curé, tout ça... mais ça s'est fait ici, dans le petit salon du presbytère. Là, on était en famille, autour d'une table ronde. J'ai préparé la cérémonie avec

eux. Je leur ai distribué une feuille photocopiée et je leur ai dit: "Voilà, il y a là, marqué, tout ce que vous avez à faire". J'avais fait aussi un papier, discrètement posé sur l'autel, ils pouvaient le lire de leur place, sans se faire remarquer. Ils n'avaient pas peur de se tromper. Je leur ai même dit: "Vous serez un peu énervés, vous aurez peur de vous tromper, hé bien moi aussi ! Alors, je vous demande, si je me trompe, comme j'ai beaucoup de choses à faire à la fois, vous me le dites; vous pouvez suivre la cérémonie au fur et à mesure de son déroulement, sur le papier". a un moment donné j'ai oublié un chant, un enfant me l'a fait remarquer; j'ai reconnu mon oubli devant tous et on a donné ce chant à un moment opportun. J'aurais fait cela il y a 40 ans! On m'aurait dit: "Tu es fou, tu te suicides!". Les enfants n'ont pas pour autant perdu le respect pour le prêtre...

Le lendemain, des femmes sont venues au presbytère; elles m'ont dit leur satisfaction pour cette cérémonie. Y compris des femmes âgées; 80 ans et plus ! Elles avaient trouvé les enfants épanouis; ils n'avaient pas l'air d'avoir peur. Ils se sont quand même "bien tenus"...

Les journées de retraite avaient ménagé les discours sérieux et la détente; lors de ces dernières occasions je leur ai même appris à faire le gâteau basque; parce qu'il faut un bon tour de main (M.D. A ce stade, l'abbé m'explique avec détails, ces fameux "tours de main"). Quant aux intentions de prière, on a été scrupuleusement respecté tous les souhaits des enfants. Eux-mêmes les ont lues. Il y a eu une véritable participation et une action commune, sans démagogie. Mais, ça, il y a 40 ans... c'était impossible!

M.D. Revenons à nos morts... la Toussaint a l'air d'être la grande fête du Pays Basque.

R.I. C'est vrai. N'importe quel curé vous dira que la Toussaint est la fête qui réunit le plus de monde; et de loin!

Il y a beaucoup de choses qui entrent en jeu. "Les folies de l'été" sont passées; même les jeunes voient arriver l'hiver; il y a eu la rentrée scolaire... Un nouveau rythme se met en place; on se met à penser. Il doit y avoir quelque chose de saisonnier.

En plus, il y a le fait que c'est une fête familiale. Elle touche ce qu'il y a de plus intime dans les familles: ses disparus... Au Pays Basque on est très attaché à la famille, c'est sacré; que dire des morts alors!

Comme il y a une désaffection générale de la pratique religieuse, on voit bien que la Toussaint est une fête "qui tient". Je me demande même, si du fait que les gens aient beaucoup lâché en temps ordinaire, ils se disent, peut-être, qu'ils vont "se rattraper un peu" à Toussaint. Qui sait?

M.D. Il y a des homélies particulières ce jour-là? Car, pour les enterrements...

R.I. On ne prêchait pas! Et, actuellement, dans la liturgie, c'est écrit noir sur blanc; il y a ce passage où il est écrit: je vous invite à réfléchir en silence et à voir ce qu'il y a eu de beau dans la vie de ce mort. Dans cet esprit, la plupart des curés font un effort pour faire une homélie en rapport avec les textes lus à la messe ce jour-là et qui sont des passages d'espérance chrétienne, axés sur la Résurrection, la Vie, la lumière, le retour auprès du Père, etc. C'est l'aspect doctrinal; Dieu est notre père. Gure aita. Puis, il y a un effort d'at-

tention à la vie du mort, pour tirer de sa vie quelque chose qui soit "magnifique", même s'il a eu d'énormes faiblesses. Les gens sont très sensibles à ce respect que l'on a pour les morts.

M.D. Ce discours ne supprime pas celui de la communion des Saints? J'ai l'impression que, pour les vieux, vivants et morts formaient une sorte de "continuum". Comme je vous le disais tout à l'heure, c'était aux vivants d'intercéder en faveur des âmes, a priori démunies. Tout vivant n'étant qu'âme en puissance. Ces ezko que l'on brûle, ces cultes des lumières où andere-serora tenait une place centrale, tout cela faisait sens; on faisait ces actes "pour" et pour des morts qui ne sont plus ici; mais qui sont où? Que disait l'Eglise de tout ça? laissait-elle ces vieux avec leur religion domestique d'un côté et...

R.I. Je ne crois pas que l'on se posait ce genre de problème. On ne donnait pas de grande doctrine là-dessus. On faisait des gestes... même actuellement; tenez, des jeunes viennent à la messe, au passage au cimetière, ils se recueillent sur les tombes. Il faut dire que l'on voit que les morts sont là, mais on ne les oublie pas. C'est vraiment curieux le cimetière. C'est le grand endroit où l'on se donne les nouvelles du village. Les conversations y sont libres. A la sortie de la messe, par exemple, les gens se rassemblent sous le porche, à côté des tombes, il y a un brouhaha... les gens discutent... et passent, avec une facilité déconcertante, des conversations sur le prix du bétail, la rigolade... au recueillement sur les tombes. Aussi nettement, on passe du monde des vivants à celui des morts. Et quand on part sur sa tombe, on ne se dit même pas au revoir, rien; spontanément, comme si "on comprenait", chacun va vers sa tombe. Il se recueille un moment et, si l'occasion se présente, la prière achevée, on rattrape son interlocuteur qui est en train de quitter le cimetière et on continue la conversation, comme si de rien n'était. On passe avec une facilité formidable du monde des vivants à celui des morts... qui ne sont peut-être pas ressentis comme étant "aussi morts que ça". Sinon, pourquoi ce geste...

Avec quelle facilité on passe de la vie quotidienne, dans ce qu'elle a de plus terre à terre: le prix des veaux, des cochons, les accidents et autres nouvelles... puis, tout d'un coup, brusquement, on a l'impression d'être avec les autres... d'accord ils sont sous terre... mais, on se recueille un instant et la vie continue. Sans transition. Il y a comme une espèce de continuité. Moi, je vois cela dans les gestes.

M.D. Nous avons aussi été élevés dans la conception de "l'ange gardien", protecteur, intercesseur...

R.I. On n'en parle plus guère maintenant.

M.D. Le mourant, au moment de la mort, s'accrochait-il à cette image ?

R.I. Autrefois, même pour des curés dits "zélés", c'est-à-dire considérés comme étant plus fervents que d'autres, je crois qu'ils ne s'attardaient pas beaucoup là-dessus. Ils portaient un crucifix, avec la figure du Christ en croix, et, quand ils exhortaient un mourant, ils disaient: voilà, vous savez que le Christ aussi a souffert, qu'il est passé par des épreuves, nous allons lui demander son aide. Alors, ils faisaient embrasser l'image du Christ souffrant. Mais l'image de l'an-

ge gardien était réservée pour le catéchisme, au niveau des enfants.

M.D. Il y avait vraiment des exhortations?

R.I. Chaque prêtre fait et faisait à sa façon. Il y a une grande liberté dans les façons de faire. On ne nous a jamais appris, au séminaire, comment il fallait faire.

M.D. On vous "lâche" dans la paroisse et puis...

R.I. ...Chacun fait comme il le ressent. Finalement, ce n'est pas plus mal. Sinon on aurait fait une sorte de discours de fonctionnaire! Chacun y va avec sa personnalité.

M.D. Le 15 août est une fête suivie; la Vierge n'est-elle pas un intercesseur?

R.I. Le 15 août est moins suivi de nos jours. Autrefois, il y avait la fameuse procession avec son caractère festif.

Il y a un grand respect pour la Vierge. Une anecdote: l'abbé de E..., qui était curé des marins pêcheurs a entendu jurer... des quantités de fois! Il en avait entendu durant son service militaire; il croyait avoir entendu tout ce qui se disait. Mais, dans le milieu des marins pêcheurs!!! sur les bateaux, il s'est dit: "il me restait encore de quoi apprendre...". Ceci dit, ils disent ça pour se défouler, sans penser à ce qu'ils disent. Hé bien, il m'a dit n'avoir jamais entendu de juron contre la Vierge. Jamais!

M.D. Le respect...

R.I. Mais même maintenant, par exemple, il y a des gens, à propos de "respect", ils écarquillent les yeux quand je leur dis qu'en 1900, où il y avait tant de "respect", il y avait des enfants de huit ans qui travaillaient 16 heures par jour... Vous croyez que l'on respectait les enfants?... Mais de quoi vous nous parlez, me disent-ils?

Le respect, c'est toujours pour les petits: les petits doivent respecter les grands.

Ah! mais, autrefois, il y avait plus de respect!!! Ça ne me paraît pas du tout évident! Sûrement pas. Pas plus, pas moins que maintenant.

M.D. Les vieux prêtres insistent sur le respect?

R.I. Oui, mais toujours dans ce sens. Celui du petit envers le grand. Le respect de l'ordre social, pas celui de la personne humaine. Ils ne se "cassaient pas la tête"... Un exemple: pendant 26 ans, au village d'A..., il y avait l'abbé L..., un ancien missionnaire diocésain. Ce n'était pas un des "meilleurs", mais quand il avait préparé, il savait prêcher! Pratiquement tous les dimanches de l'année, lors de la messe, son sermon était: il ne faut pas se moquer de Dieu et on n'est pas sur cette terre pour s'amuser. Voilà, on le savait par coeur! 26 ans durant lesquels il a "seriné" ce discours.

M.D. C'est une religion de la frustration.

R.I. D'abord, c'est entièrement négatif. Parce qu'on aurait voulu savoir, alors, pourquoi on est là... Si on n'est pas "pour" ceci ou cela, pourquoi est-on?

Hé bien, ça, moi, j'ai vu des hommes, en été, surtout lors des grands travaux... quand le curé commençait son prêche: "aitaren ta semearen ta izpiritu... " d'un seul mouvement, toutes les galeries, tous les hommes se ramassaient sur eux-mêmes, comme pour faire la sieste. Et quand le curé disait "amen", hop! tout le monde se réveillait pour la suite de la messe.

Et les messes jamais moins d'une heure trois quarts...

M.D. C'est représentatif d'une certaine façon de faire...

R.I. Et ce n'était pas rare. Quand le vieux M..., de Saint Martin d'Arberoue, commençait sa messe, il y avait des gens qui partaient entendre une messe à Hasparren. Cette dernière commençait une demi-heure plus tard. Hé bien, le temps qu'ils y aillent et qu'ils reviennent au village... la messe n'était toujours pas finie!

Il y avait des curés comme cela, qui, inconsciemment ou non, rassemblaient le troupeau et le tenaient là. Ils le tenaient, dans le sens où ils les obligeaient à rester là.

M.D. Mais s'ils les tenaient au niveau de la cérémonie, au niveau du confessionnal...

R.I. ... Sûrement que oui!

M.D. Nous savons bien que c'était dur!

R.I. Moi, je reste persuadé que les gens... n'importe quel curé le dira... " j'ai connu des centaines de gens qui se confessaient à 70-80 ans, comme un gosse de 12 ans! C'est-à-dire: j'ai menti, j'ai désobéi... à mes parents!!! Des gens de 80 ans! Ils récitaient des formules...

M.D. Ils ne disaient rien de leur vie, de leur être...

R.I. Moi, je me suis dit, au fond, la confession, c'est le sacrement de la confiance. Je fais le raisonnement suivant: on ne se confie pas sur commande.

On se confie quand on a envie de le faire, à qui on veut et dans les circonstances que l'on veut. Il faut des circonstances pour se confier. Mais, sur commande, la veille de grandes fêtes... il fallait que tous viennent... puisqu'il fallait faire le geste! La façade au détriment de la sincérité.

M.D. Mais alors, quel est le sens du péché, de la faute, dans un tel contexte? Le péché était rupture avec Dieu ou déviance par rapport au code, au "bide zuzen"?

R.I. C'est cela, oui. Ce n'est pas tellement s'éloigner de Dieu, mais s'éloigner d'un code précis, aux règles, aux observances.

Etant donné que ce n'est pas tellement facile de reconnaître ses faiblesses, les gens se rabattaient sur des formules. Parce que les faiblesses professionnelles, sans parler de celles où la pudeur intervient, il n'est pas facile de se les avouer... Il était plus simple de dire: j'ai fait gras le vendredi, j'ai manqué les vêpres, j'ai manqué la messe. On avait là des prescriptions, alors on pouvait y aller! Sur le reste on passait outre... Pourquoi? parce que c'est extrêmement gênant et qu'il faut un haut degré de conscience.

M.D. Les vieux curés n'aidaient pas toujours les gens à "accoucher de leur mal-être"? à extirper du fond d'eux-mêmes des éléments de déséquilibre...

R.I. Oui, ils le faisaient. Au séminaire, on nous formait pour cela; pour que nous aidions le pénitent à "vider son sac", pour que surtout "il ne cache rien". Il fallait surtout que la confession n'entraîne pas le sacrilège! Qu'il ne cache rien, sinon il va faire un sacrilège!

M.D. Oui, mais ça peut tourner à la névrose

R.I. Mais, tout à fait.

M.D. Il n'y a plus de borne...

R.I. ...C'est sur ce plan là, à mon avis, que beaucoup de curés ont dû commettre des gaffes monumentales, avec "de

gros sabots". Avec des questions très indiscretes. Et toujours cette peur panique du jugement de Dieu; cette peur du sacrilège! Combien de gens ont eu ce type de hantise, toute leur vie. Le jour de ma communion solennelle j'avais avalé un peu d'eau en... me lavant les dents... Il fallait un jeûne absolu depuis minuit, et j'avais sucé un bonbon sans faire attention... avec des histoires comme ça, on est arrivé à névroser des gens. Sans aucun doute. Même sans en avoir conscience, ce qui est pire! Ça les a travaillé; puis ça s'est estompé. Mais si on cherche loin...

Cependant, il y avait des curés basques et ce n'était pas rare, qui étaient "gizon". Ce n'était pas le séminaire qui le leur avait appris. Être "gizon" ne relève pas d'un code moral. Ces hommes avaient une bonté profonde, beaucoup de générosité. Ils arrivaient, à mon avis, à corriger tout ce que ce système... Car, à cause de ce système, il y eut des curés maladroits, voire odieux! Mais il y eut aussi des curés qui, grâce à leur humanité profonde, "gizontasuna", ont corrigé ces travers.

M.D. Et la manipulation du diable...

R.I. ...On n'en parlait pas tant que ça, du diable. On parlait davantage du jugement de Dieu. Le diable, en tant que tel, que "prince" de l'argent... ça on se gardait bien d'en parler!

Dans la chrétienté, l'homme riche, celui qui avait le pouvoir de l'argent et le pouvoir politique... le curé "passait vite l'éponge"... Ils étaient, pour eux, d'une indulgence incroyable. Alors qu'un tel qui se disait "socialiste", et qui pouvait être foncièrement généreux, bon, etc., celui-là était le suppôt du diable! Ils avaient des "lunettes déformantes". A mon avis, c'était l'argent qui les rendait ainsi; ils avaient des "errances" vis-à-vis de l'argent! Moi, j'ai vu, à A... le curé parler avec une de mes tantes. Elle était cuisinière à Paris, un poste que l'on ne peut pas considérer comme "socialement honorifique". Passe monsieur G... le patron de..., grand catholique pratiquant, mais donnant des coups de pied au derrière des servantes!... le curé, sans transition, quittait ma tante et "bonjour monsieur G..." etc. Les autres, terminé!

La déférence envers le pouvoir et l'argent! Ce n'était pas si rare. Ces curés n'avaient pas dû lire souvent le passage où il est dit: "nul ne peut servir deux maîtres à la fois, Dieu et l'argent".

M.D. Mais, comment avaient été formés ces curés? Ils avaient lu les Évangiles, ou seulement les "aventures de Jésus en Palestine"? Parce que ces discours... les exploits du héros en Palestine était le pain quotidien des prêches...

R.I. C'est très indigent...

M.D. En quoi les gens pouvaient avoir le sens de leur vie éclairé, avec ce type de discours? Les seuls prêches d'église...!

R.I. C'est très tard que, moi-même j'ai découvert à quel point l'Évangile est actuel. Pour moi, il y a des pages, j'ai l'impression qu'elles ont été écrites hier soir, ou ce matin, tellement je les trouve en relation étroite avec la vie, avec celle des gens, avec la mienne... Au séminaire, je n'avais pas tellement cette impression.

M.D. Les vieux curés devaient être nourris de Matthieu, Luc et Marc, mais Jean, par exemple, l'avaient-ils vraiment lu?

R.I. J'ai découvert dans Saint-Jean, le récit de la Passion; c'est un théologien qui en parle. Il montre bien que c'est au moment de la plus grande dérision, quand le Christ est là, flagellé, couvert de crachats, avec son roseau à la main!... "Voici l'homme", dit Pilate... l'abjection totale! Hé bien, à la manière dont Jean a composé le récit, c'est à ce moment où, aux yeux des hommes, le Christ est au plus bas, c'est alors qu'il est au plus haut! C'est au moment où il s'abaisse le plus qu'il nous élève le plus. C'est au moment où il donne l'impression de "rater son affaire", de l'échec le plus cuisant, c'est alors qu'il est vainqueur.

M.D. Paul dit aussi cela: c'est quand je suis faible que je suis fort...

R.I. ...C'est exactement pareil!

M.D. Mais, ce discours leur échappait, autrefois.

R.I. Il faut dire aussi que l'étude de l'écriture sainte a fait de grands progrès. Le chanoine Laffite nous a dit, nous étions alors en troisième, il y a de cela quelques 40 ans: "l'Église est en train de faire des progrès fantastiques dans la découverte de la parole de Dieu, de la Bible". Il y a eu, ces derniers temps, des exégètes remarquables. Laffite nous disait: "vous allez voir, c'est prodigieux ce que l'on va découvrir dans la Bible". Et il savait de quoi il parlait! Il en connaissait de ces discours totalement indigents... il avait entendu des moralisateurs!

M.D. Ces vieux basques, au moment du grand saut... ils s'en remettaient, s'abandonnaient, se résignaient, s'endormaient, partaient en voyage... à ce propos: les habilleuses des morts en mettant béret et chaussures... elles expédiaient bien vers "quelque part", un endroit où l'église "devait faire avec"?

R.I. Oui, tout à fait...

M.D. Et ce Dieu terrifiant, on s'écrasait totalement devant lui, par l'intermédiaire du curé?

R.I. ...Moi, je pense qu'il y a eu cela, mais en partie seulement. On ne peut pas tout réduire à cela. J'ai le témoignage de mon père qui racontait que son père disait: "pour moi, mourir, c'est comme prendre le train à Louhossoa". C'est-à-dire, partir pour un voyage. Il était très croyant pourtant; il avait une formidable confiance en Dieu...

M.D. Cette confiance est importante. C'est bien le qualificatif qui ressort des discours, à mon avis. Et pourtant malgré ce Dieu terrible, si peu Père...

R.I. ...Non, c'est le Dieu terrible dont parle bien le texte de Lhande (M.D. avait communiqué ce texte à l'abbé, au préalable)! Tout dépend de lui. Lhande le dit très bien, c'est le dernier recours! De même, quand les gens disent: "c'est la seule justice", à propos de la mort, ils veulent dire que, non seulement "tout le monde y passe", mais aussi: "Celui qui est au-dessus, il n'y a, au fond, que Lui qui est juste"

M.D. Autre chose encore, je n'ai jamais entendu de plaisanteries, de dérision, sur la mort...

R.I. ...Moi, il m'est arrivé de dire, il n'y a pas longtemps, à l'enterrement d'un homme qui aimait beaucoup la plaisanterie, qui était très agréable de compagnie, et qui est mort relativement jeune, il m'est donc arrivé de dire à quel point j'avais été frappé du sérieux avec lequel se faisaient les enterrements en Soule. Surtout en Soule. Ici, on aime la vie, on

aime la fête, les pastorales, la danse, etc. C'est peut-être parce qu'on aime tant cela que l'on est frappé par la mort. Ces gens qui aiment tant les fêtes, la bonne table, la rigolade... la mort ne les frappe-t-elle pas plus que d'autres? La mort brise tout cela. L'enterrement est quelque chose de très discipliné. Mon premier voisin, qui aurait aujourd'hui plus de 70 ans, me disait: "je suis frappé par ceci; dans mon enfance on se tenait moins bien à l'église, on rigolait même. Maintenant on y va peut-être moins nombreux, mais on se tient mieux. "Et c'est vrai. Autrefois, dans les galeries, ça discutait pendant la messe!

M.D. Je me rappelle de messes où le curé se tournait vers nous pour nous donner l'ordre de nous taire...

R.I. ...Le curé marmonnait son latin, le dos tourné à l'assistance. Les hommes blaguaient; c'était fatal! On allait un peu à la messe, parce qu'il fallait y aller; il y avait un conformisme. Maintenant, aller à la messe c'est poser un acte. Un jour il y avait un curé d'un village pratiquant, près de Saint Jean-Pied-de-Port. Il est avec un confrère dans sa voiture et ils traversent le village. Arrivés à la hauteur d'une maison, le curé dit à son confrère, tout en ralentissant: "tu vois cette maison, hé bien c'est là qu'habite le seul bonhomme du village qui ne va pas régulièrement à la messe du dimanche". Aussi sec, l'autre de lui répondre, il était béarnais et avait une paroisse en charge, dans ce pays: "si tu venais dans plusieurs villages du Béarn, que je connais, je pourrais te dire: tu vois cette maison là, c'est la seule du village où il y a un homme qui vient à la messe, le dimanche". Et pourtant le Béarn était pratiquant il n'y a guère longtemps. Tout peut basculer, très vite. Cette anecdote date de 10-15 ans...

M.D. Il y avait des prêches sur les morts "exemplaires": de martyrs, de saints?

R.I. Beaucoup... je crois que oui.

Une chose aussi, qui m'a gêné, avec le recul, après coup. Dans mon enfance, les missionnaires diocésains racontaient de grands épisodes, commençant ainsi: "Napoleon handiaren denboran..." "Pourquoi ce Napoleón? A cause du concordat? Il était assez malin, il avait acheté, entre autres, les curés et l'église. Les curés étaient des fonctionnaires payés; alors on entendait un peu trop ce refrain sur Napoléon..."

M.D. C'est peut-être un simple repère chronologique! Je connais des paysans de Garazi qui, parlant de la nécropole d'Okabe, m'ont dit: "Napoleonen hil-harriak". Comme ce vieux souletin d'Etchebar, quasiment centenaire, et, avec qui je parlais des discoïdales du cimetière, me disait qu'elles étaient de "Testamendu zahar denboran"...

R.I. ...Oui, des paysans peut-être... mais est-ce un hasard si des curés sortent ce type d'anecdote? Et c'est de cette époque que datent les beaux costumes des Fêtes-Dieu avec zapurrak, etc. Il y a un côté militariste!

M.D. Mais quelles lectures avaient ces basques...

R.I. ...J'avais une vieille tante qui avait un livre de chevet qui était la vie de Jean Marie Vianney, le curé d'Ars. Il y avait aussi des livres sur Sainte Thérèse de l'enfant Jésus... Des livres de méditation, un peu doctrinaux, non. Je n'ai pas connu de livre "préparant à la mort".

M.D. Les vieux avaient tout de même besoin du prêtre... je les vois mal se contenter d'une simple bénédiction...

R.I. ...Par delà toutes les préoccupations d'ordre religieux, je crois que le basque se référait: "gizontasuna". On cite souvent le cas de l'abbé I..., ancien aumônier des marins. Lui même racontait que lorsqu'il était séminariste, il y a 60-70 ans, un jour, il arrive chez lui pour les vacances. Le curé de la paroisse venait de mourir. Il dit à son père: "Je sais qui va venir comme curé", et, lui, de vanter des qualités du nouveau pasteur: il chante bien, il prêche bien, il a ceci, cela, etc.; il lui fait une énumération brillante. Le père écoute en silence et, à la fin, lui demande: "Gizon duk?"... ça veut tout dire!

Le prêtre, qu'il ait une soutane ou non, etc. si ce n'est pas un "homme"... de très loin c'est LA qualité!

M.D. Il fallait un guide, un chef exemplaire...

R.I. ...Oui mais il y a des choses qui ne sont plus admises maintenant. Le curé X était... très clérical. Comme on l'avait formé. Il était exemplaire en ce sens. C'était un homme de devoir, ponctuel, faisant bien son travail, allant visiter les malades, etc. Il faisait bien son boulot de curé. Mais il avait un sale caractère; il était mesquin à bien des points de vue, râleur, désagréable... envoyant même ses paroissiens "sur les roses". Des paroissiens souffraient de cet état de choses, mais ils disaient "apeha duk"....; il représentait un monde avec lequel il valait mieux ne pas se fâcher; on n'avait pas intérêt... Être bien avec... pas intérêt à... Moi, je ressens ça comme s'il s'agissait d'un plénipotentiaire d'un monde mystérieux, "un peu inconnu". Il faut être bien avec lui!

M.D. Cette image fonctionne encore.

R.I. Un peu peut-être, mais beaucoup moins. Chez certains oui, ça fonctionne. Le prêtre est perçu un peu comme un "sorcier"; intermédiaire entre le monde d'ici bas et "l'autre". Un homme qui a des pouvoirs; on en sait pas trop quoi. Mais, en cas... il vaut mieux en pas être trop mal avec lui. Il y en a qui en sont là...

M.D. Ça me rappelle ce fou de de Lancre, il disait qu'en Labourd les prêtres étaient tenus pour des demi-dieux, alors qu'ils étaient, à l'évidence, du peuple!

R.I. ...On me dit parfois: "Oh même maintenant, les curés ont un pouvoir!". Moi, je reste un peu perplexe... Comme d'autres confrères, je pense qu'il en nous reste pas grand chose comme pouvoir...

M.D. Mais il y a un exorciste au diocèse. C'est bien que l'Eglise a "quelque commerce" avec l'irrationnel...

Notre entrevue s'acheva autour du thème du schisme intégriste et de sa manipulation politique. L'abbé insistant sur le fait que c'est Vatican 2 qui a essayé de nous faire découvrir une religion dynamique qui met l'homme debout, le rend responsable, épanouit dans sa vie, par sa relation avec l'Être qui nous dépasse et nous englobe entièrement: Celui que l'on nomme Dieu et qui nous a dit avoir avec nous une relation de Père à fils...

TÉMOIGNAGE DE MONSIEUR L'ABBÉ X. ARRABIT, ORDONNÉ PRÊTRE EN 1949; PRESBYTÈRE DE LARRESSORE (LABOURD).

X.A. et M.D. De nos jours, au moment de la mort, on fait plus appel au prêtre qu'au médecin; on n'a plus besoin de lui? La vieille génération avait-elle pour autant, plus besoin du prêtre que nous? Non, c'est une affaire de foi.

X.A. Je viens d'enterrer un de mes paroissiens, il y a trois mois. J'étais très ami avec lui; on a été au collège ensemble. Il m'a demandé l'Extrême-onction à Pâques, il y a trois mois; il avait un cancer.

M.D. Il voulait assumer pleinement sa mort. Certains veulent la voir venir, en face...

X.A. J'ai deux exemples en tête, de personnes qui auraient eu dans les 70 ans aujourd'hui. Ils ne pratiquaient pas mais ils avaient été élevés chrétiennement. Autrefois, élevé chrétiennement, signifiait que l'on passait par le petit collège d'Ustaritz. J'ai rarement vu des gens avec une sérénité comme la leur. Me demandant, quelques jours avant, un livre pour se préparer eux-mêmes...

Il faut dire que, de nos jours, nous assistons très peu de morts. Les gens meurent soit en clinique, soit à l'hôpital. Quand on va les voir, certains demandent l'Extrême-Onction et d'autres non.

M.D. Dans un monde "fermé", comme c'était le cas autrefois, le curé était le conseiller et l'homme de la religion; celui qu'on allait voir. C'était un personnage central; comme le fronton et l'église étaient des lieux vers lesquels on se dirigeait spontanément, pour se distraire, pour voir, pour parler... On faisait cela un peu "spontanément". Le monde moderne est éclaté, le curé, comme le reste est emporté; les relations ne sont plus les mêmes.

X.A. Moi, j'ai l'habitude, quand on me signale un malade, surtout si c'est un malade important, de faire une visite. Depuis 26 ans que je suis ici, les gens savent que c'est mon habitude; ils me signalent ces cas. Même pour une simple opération, j'attends quelques jours et je vais dire un petit bonjour. Cinq minutes, mais j'y vais. Si je ne le fais pas, c'est que vraiment je n'ai pas été prévenu.

M.D. Autrefois, dans les maisons, on accueillait le prêtre quand il venait pour administrer les sacrements. Il y avait une sorte de "cérémonial"; avec le curé c'était un peu l'église qui venait chez le mourant. On arrangeait les chambres, etc.

X.A. Etant jeune vicaire à Baigorri et à Irissary, j'ai connu ça: l'accueil, les cierges allumés... la maîtresse de maison qui m'accueillait avec les cierges allumés. C'était classique, mais pour la communion, pas pour l'Extrême-onction. A Irissary, je ne sais pas si c'était une tradition du lieu, mais c'était souvent l'*etxejoan* qui m'accueillait avec le cierge, à l'entrée de la maison. Autrement, ce sont toujours des femmes avec lesquelles on avait affaire. Les personnes que l'on trouvait dans les chambres de mourant? Pour des personnes âgées, j'ai souvent trouvé les gens en prière, à mon arrivée. Toute la famille était réunie, en train de réciter le chapelet. Le voisin n'est pas obligatoire, dans ces circonstances. Ici, je me rappelle n'avoir vu qu'une fois les voisins des quatre ou cinq maisons immédiates, pour assister une vieille femme; il faut dire que c'était la "reine du quartier"... Sinon, cette assistance a un caractère familial; elle concerne la famille de la maison. J'ai vu très peu d'enfants en ces occasions. Il faut dire que j'ai souvent assisté des grands-parents qui mouraient à la maison. Parfois, il y avait de grands enfants mais jamais de petits.

En général les gens gravement malades communiaient et me faisaient venir en conséquence. Pour l'Extrême-Onction, malheureusement, c'est l'extrême limite. Très souvent on fait

venir le prêtre alors que la personne est dans le coma, ou comme ça. Maintenant il y a ces Extrêmes-onctions collectives; on les donne alors dans des conditions tout autres; elles ont un autre sens, bien plus riche.

Il m'est arrivé de porter la communion pour des gens qui, à l'occasion, me le demandaient pour tel ou tel malade. Parfois le malade lui-même demande confession et communion, mais c'est là, en général, le cas de celui qui vit avec sa mort.

M.D. "Vivre sa mort", cela semble assez développé chez des vieilles personnes. C'est une affaire de génération?

X.A. Oui, c'est sûr. Les vieux ont cela. J'ai enterré, il y a 15 jours, une personne qui avait vraiment la foi. C'était un homme pratiquant, un type formidable par ailleurs. La veille de sa mort j'étais allé le voir; il était en clinique. Il avait un cancer du pancréas. C'était un squelette; la mort sur lui depuis huit jours. La veille de sa mort, il s'est trouvé que lorsque je suis venu lui dire un petit bonjour, il était dans un "bon moment". C'est un homme qui s'occupait beaucoup d'œuvres et de la kermesse, entre autres. Il m'a dit: "Bah! cette année je ne vais pas travailler à la kermesse, mais je vais faire un tour, oui".

M.D. Ces vieux, sereins et qui avaient eu une image du Dieu de Saint Jean-Baptiste, et non de Saint Jean...

X.A. Oui, mais ces gens là, ils ont entendu cet enseignement de nos prédécesseurs, peut-être, mais surtout je pense à ceux de la génération d'avant. Ceux-là ont vécu les rites de la lumière etc. (qui sont rapportés dans cette enquête). Ils ont entendu les discours tonitruants des curés, mais ils avaient vécu avec la mort et, concrètement, avec leurs morts; ceux de leur famille et leurs voisins.

M.D. La manipulation des symboles, les gestes effectués, les rites totalement assumés, cette implication directe dans la "manipulation de la mort", tout cela permettait de dépassionner la mort.

X.A. Je suis persuadé qu'à une certaine période, ce fut assurément le cas.

M.D. Le rite avait une fonction "curative"?

J.A. Absolument, je suis persuadé de cela. C'était du vécu, chez eux. Ce n'était pas de la frime! Ils avaient un rôle à tenir, ils faisaient des actes qui avaient des sens; mourir impliquait bien des choses, on ne s'y dérobait pas.

Il y avait des devoirs entre voisins. Jamais un curé n'a réussi à réconcilier des voisins fâchés; la mort, oui; elle peut le faire; elle est la seule à le faire. Je ne pense pas qu'il ait existé un seul cas au Pays Basque, où un voisin aurait refusé de porter la croix pour une fâcherie. Ça n'existe pas.

Le rite lui-même était un tissu de célébrations, d'actes effectivement exécutés par une collectivité; il y avait là des rôles et des devoirs de réciprocité. On agissait, on célébrait, on manipulait; et ces actes avaient des sens. Très souvent, la mort était source de réconciliation. Ceux qui restaient étaient amenés à revoir des situations, à renforcer ou à renouer des liens, à affirmer des choses, ensemble.

Les gens jouaient un rôle au moment de la mort. Et ce rôle, ils le jouaient sérieusement; ils devaient le jouer. Personne ne refusait d'accomplir ces tâches. On faisait œuvre commune.

M.D. Il n'y avait pas d'homélie aux enterrements, autrefois. La cérémonie se faisait en latin; personne ne comprenait...

X.A. Si seulement ils avaient compris ce "Dies Irae" de malheur! Ils le savaient par cœur; ils ne le comprenaient guère. C'était "un chant de mort".

M.D. Tout ceci a basculé avec Vatican 2. En "délatinisant" le rite, on lui a enlevé un côté mystérieux, quasiment "magique".

X.A. On désacralisait en quelque sorte. Je pense, en effet, que cela a dû produire un effet dans une certaine catégorie de gens. Car il n'y a pas que pour la messe que "la magie" du rite a créé des changements.

Il y en a qui ont très bien assumé cela. La foi aidant. Mais d'autres, ayant moins de culture religieuse, ont été perturbés. C'est sûr.

Une anecdote. Un jeune est mort, ici; il était responsable de beaucoup de choses parmi les jeunes du village et au sein du village. La mort d'un jeune est toujours émouvante, mais quand il est de cette trempe! C'est quelque chose de marquant! J'avais préparé son enterrement avec beaucoup de jeunes du village. On avait fait des veillées de prière. Tout le fond de l'église était plein de jeunes. Tous étaient là. Je me suis dit: je vais faire distribuer la communion par un jeune; il n'y a rien de scandaleux à cela... Il y a des choses que les laïques peuvent faire! Un homme assistait à cette messe; c'était la première fois qu'il voyait un laïque distribuer la communion... il n'a plus jamais remis les pieds à l'église. Sauf pour son enterrement.

Il est resté une dizaine d'années ainsi. Il a eu des ennuis, à moment donné; je suis allé le voir. Il a recommencé à communier, mais chez lui; C'est lui même qui m'a donné la raison de son attitude. Il a été choqué, cette communion l'avait scandalisé.

M.D. Le prêtre seul se doit de manipuler le sacré. Le monde de Dieu ne concerne pas le laïque. On voit, à l'évidence, un manque d'approfondissement de culture religieuse. Il y a un manque qui laisse supposer que cette religion, telle qu'elle avait été reçue, était une religion collective.

X.A. Collective, car c'était un code social que la religion fournissait. Règle de vie, morale, savoir vivre, savoir se comporter... Mais faire avancer quelqu'un dans sa démarche de foi, c'est tout autre chose.

Il n'y avait pas là une question de foi; de démarche personnelle. On n'était pas poussé à faire une démarche personnelle, libérée, éclairée. Le discours s'adressait à la masse: tout le monde devait suivre, tous étaient embrigadés! Il ne s'agissait pas de faire progresser des personnes dans des démarches de foi. On s'adressait "aux gens"...

M.D. et X.A. C'était l'église du pasteur et du troupeau... Susciter une réflexion personnelle, ce n'était pas ça l'important. Tout le monde était là et tout le monde devait marcher. Très souvent par esprit de routine; comme par une sorte de respect humain mais... à l'envers. C'était, en quelque sorte: que dira-t-on si je ne le fais pas?

M.D. et X.A. Les gens se contentaient de cela. Par force. On ne peut pas taxer ces gens de manque de foi; leur sincérité ne peut être mise en doute. Au delà du "discours"

purement religieux, il y a la relation avec Dieu; ce discours ne représente qu'une voie d'accès.

M.D. L'ensemble des rites funéraires développés par les gens était en quelque sorte le prélude à la démarche vraiment intérieure.

X.A. Ah oui, oui! Moi je suis persuadé que ce que ces gens faisaient là, c'était quelque chose d'important. Ils vivaient leur foi à travers tout un ensemble de pratiques. L'église encourageait ces pompes funèbres; la qualité des célébrations, celle des chants, de l'ordre, etc. Les enterrements, c'était important dans le clergé! Là, il y avait le curé et ses diacres et sous-diacres, le chantre du village et même celui du village voisin que l'on allait chercher. Les prêtres venaient; c'était, du reste, l'occasion pour eux de faire un petit "goulette" par la suite. C'était monnaie courante; les enterrements étaient des honneurs rendus au mort.

M.D. Cette beauté, cette qualité, était aussi une image que l'église se donnait d'elle-même. Mais la mort, c'était sérieux dans ce pays. La Toussaint reste encore la fête marquante.

X.A. Actuellement c'est l'une des plus importantes; plus importante que Pâques. Faire ses pâques est une chose, mais aller à la messe de Toussaint, ça c'est quelque chose! Il y a des gens qui ne mettront les pieds qu'une fois à l'église, on peut être sûr que c'est pour la Toussaint. Pour cette fête, partout les églises sont bondées. Pour les autres fêtes, il y a du monde, mais ce n'est pas pareil.

M.D. Les gens, pensent-ils à leur mort ou est-ce un sujet "tabou". Interrogent-ils le prêtre à ce sujet?

X.A. Pensent-ils à leur propre mort? Non. Mais ils ont toujours le culte des morts. Je suis bien placé pour le voir, ici, puisque le cimetière n'est plus autour de l'église. Il faut y aller. Il ne suffit pas de passer, retirer son béret et faire le signe de croix en passant devant la tombe! Je passe assez souvent sur semaine, au cimetière, pour plusieurs raisons; c'est rare lorsque je ne trouve pas quelqu'un. Homme ou femme, peut-être plus de femmes. Elles entretiennent les tombes, etc. A Arrossa, personne ne part de l'église sans faire une prière sur sa tombe. C'est partout pareil.

M.D. Ces histoires d'arima erratia, cette communion des saints où l'on intercède pour des morts démunis: pour les faire progresser vers Dieu ou pour qu'ils ne nous tourmentent pas?

X.A. Je ne mettrai pas ma main au feu en disant qu'il n'y a aucune intention de ce type sous-jacente. Ces messes que l'on fait dire, c'est pour établir une relation. Relation entre les familles aussi; on donne la messe pour un tel, c'est une façon de lui rendre la pareille car lui aussi a fait cela pour l'un des nôtres. La messe pour le mort renforce les liens. Elle joue aussi, de ce fait, un rôle social.

Mais, que sait-on? Moi, tout jeune vicaire, on m'a demandé eihar meza... Je n'avais jamais entendu parler de messe de malédiction! Ça m'avait coupé le souffle.

M.D. Les vieux prêtres parlaient d'un intercesseur entre Dieu et nous, du genre "ange gardien". On peut se demander, et avec raison, si bien des dévotions à la Vierge ne passaient pas par là. La communion des saints avait une résonance très profonde.

X.A. Dans les missions, on insistait beaucoup là-dessus. Il y avait un sermon sur ce thème. Avec le sermon sur les quatre fins dernières¹, il y avait celui sur la communion des Saints.

M.D. Ces discours très forts étaient empreints d'un certain "jansénisme". Mais n'est ce pas là un cliché?

X.A. Ah non! Ça a un fond, c'est sûr. Moi, je suis entièrement d'accord avec le texte de Père Lhande: "Ce culte révérentiel et un peu craintif de la loi divine a pour effet de maintenir très haut le niveau moral dans la tradition domestique des Basques..." Ces phrases de Lhande sonnent juste. Il fallait entendre nos prédécesseurs prêcher! Si on faisait comme eux, non seulement il n'y aurait plus personne dans nos églises, mais tout le monde partirait dans les deux mois. Ils étaient d'une très grande sévérité. Et d'une grande rigueur quant à la conduite à tenir dans la vie de tous les jours. Il fallait voir, les soirs de fête, il n'y a pas 50 ans encore; ils rôdaient pour voir qui était au bal. Ils étaient braqués là-dessus; c'était effarant, chez certains! Moi, j'étais vicairé à X... Le curé était terrible; il interdisait les bals du soir. J'étais en contact avec les jeunes et les parents, je voyais comment c'était perçu. Le bal devant s'achever à 9 heures... il ne faut pas croire que les jeunes rentraient pour autant chez eux! Mieux valait qu'ils restent à s'amuser au bal... Le curé prenait manifestement des décisions qui pouvaient avoir des effets tout à fait contraires au but recherché. Tellement il était braqué!

M.D. Le jansénisme de ce clergé ne résidait, en fait, que dans son rigorisme. La doctrine janséniste, c'est "autre chose".

X.A. J'ignore ce que fut le séminaire de ces gens; comment furent-ils formés? Lhande dit bien que la racine janséniste est ici... Beaucoup de prêtres, qui ont constitué l'élite du Pays Basque, ont été marqués par le jansénisme. Y compris les professeurs du séminaire de Larressore. Ils n'ont peut-être pas enseigné la doctrine elle-même... l'enseigner est une chose, la mettre en pratique, c'est autre chose. Tout le clergé passait entre les mains de ces prêtres; et leurs affinités n'étaient pas toujours cachées!

Vis-à-vis des prêtres hors du pays, ce caractère rigoriste marquait le clergé basque.

M.D. Les gens s'en accommodaient; il faut dire qu'ils n'avaient pas d'autre exemple sous les yeux. Jusqu'au jour où ça n'a plus tenu.

X.A. Ça a commencé à basculer, selon moi, à la guerre de 1914-1918. Les mentalités n'étaient plus disposées "de la même façon". La seconde guerre a accentué le phénomène; tout a bougé à ce moment-là.

J'ai connu, dans mon enfance et dans ma jeunesse, chez moi, à Arrossa, le jour de Pâques, où il n'y avait que deux hommes qui communiaient. Deux. La raison? C'était une tradition: les hommes faisaient leurs Pâques le jour de l'Adoration, le 20 Mars. C'était donc dans le temps pascal. Et puis après, c'était fini! Et pourtant, le jour de Pâques, tous les hommes étaient à la messe. Mais ils "avaient fait leurs Pâques", c'était fini!

M.D. Ailleurs aussi on tenait beaucoup au jeûne, à la confession, à la purification... mais ici on y tenait... beaucoup!

M.D. Il n'y avait pas de livre aidant la réflexion. Rien de cela: des petits livres de dévotion, des brochures... De la prière avant tout comme moyen pour regarder ailleurs, vers autre chose que sa détresse.

X.A. Les discours sur la mort? Nous avons maintenant cet avantage: celui de l'homélie. Depuis Vatican II. Nos églises sont pleines aux enterrements, et c'est effectivement une occasion... Mais on ne peut pas oublier celui ou celle qui est là. On n'en fera pas un otage pour développer un discours. Pourtant dans nos villages, en ces occasions, on vient nombreux. C'est pour rendre les honneurs mais aussi pour faire passer quelque chose, à travers le mort qui est là.

M.D. Le discours sur la souffrance a-t-il évolué? Autrefois que disait-on?

X.A. De la résignation... C'était l'aspect: le Christ a souffert, tu dois souffrir aussi; c'était cela, en quelque sorte. C'était une étape salvatrice. On portait sa croix. Une manière d'imitation du Christ. Le discours n'est plus le même.

X.A. et M.D. Tu accepterais ta souffrance malgré ta foi? C'est un gros problème; bien sûr, je ne le pense pas; c'est un problème bien plus grave que la mort; parce que celui-là il reste à résoudre; on cite le mot de ce cardinal frappé d'un cancer et qui disait aux prêtres venus le visiter: "soyez prudents lorsque vous parlez de souffrance!". Ceci dit, on rencontre des gens qui disent "j'accepte la souffrance, je l'offre, etc.", mais c'est rare, rare.

M.D. La mort du jeune n'est pas celle du "vieux".

X.A. On n'était pas spécialement choqué autrefois par la mort d'un jeune. La mort était fréquente en bas âge. Beaucoup de jeunes mouraient de coqueluche mal soignée, etc. A ma génération, au village, 4 à 5 gosses sont ainsi morts, avec trois fois rien pour ainsi dire. Vicairé à Irissary, j'étudiais les archives du village; au XVIII^e siècle, il y eut, dans la même année, 26 gosses au-dessous de 12 ans qui furent enterrés.

M.D. Inadmissible aujourd'hui; un monde inconnu pour nous. On avait quelque "explication" là dessus?

X.A. On entendait: "*aingerua badu zeruan*"; un discours qui ne passerait plus! J'ai un cousin germain, mort à 21 ans de malformation cardiaque. C'était un "saint homme de Dieu". Son père disait: "*Jainkoak gazte zombait behar du*".

M.D. Ce dieu est terrible... Devant lui on est totalement résigné. L'important était peut-être que le père attribue un sens à cette mort. Il pouvait s'en satisfaire et conforter sa foi. Mais être amené à croire que ce dieu a "besoin d'un jeune"... voilà qui nous transporte dans des ailleurs inquiétants!

X.A. Actuellement, le tragique, c'est la mort des jeunes par accident. Ces jeunes du village ont-ils besoin du prêtre? Oui et non. Pour moi ce n'est pas un problème de relations humaines; depuis 26 ans que je suis ici, on me connaît. Avec le prêtre, on discute, mais à des moments de la vie, il y a des périodes où on a besoin de s'ouvrir à lui.

M.D. S'il n'y a pas de religion, de lien entre nous et entre nous et Dieu, qu'est-ce que la mort? C'est un scandale... Ça semble une mentalité tout à fait étrangère à la vieille génération; elle, se sentait liée avec un au-delà.

¹) C'est-à-dire: la mort, le jugement, le ciel, l'enfer.

X.A. Beaucoup de gens continuent de le voir ainsi mais, le malheur, c'est qu'ils n'approfondissent pas. C'est là le problème.

M.D. Pourtant, on ne peut ignorer ces morts, la mort...

X.A. Ca n'a pas changé. Si je prends mon cahier de messes, toute la semaine est prise pour des célébrations pour les morts. Tous les dimanches, à la messe les gens entendent la lecture de ces annonces de messes.

Jeune vicaire, à Baigorri, à six heures du matin j'étais debout en train de chanter les nocturnes², avant la messe. Les deux vicaires et le curé, on chantait l'absoute, après la messe.

On chantait les messes de Requiem. A Arrossa, chez moi, je n'ai jamais vu mon curé célébrer, sur semaine, régulièrement, autre chose que des messes de morts. On savait le Requiem par coeur!

M.D. Le prêtre était, avant tout perçu, comme un intermédiaire, un intercesseur entre nous et "un au-delà". C'était son rôle; le sacrement n'était efficace que s'il passait par lui. Le prêtre était "la clef".

Et il ne distillait que la morale, que de la morale. Que pouvait-on mettre en face de cela?

X.A. Personne n'avait de Bible, en principe. Chez moi, il y avait un exemplaire, très usé de "Testament zaharra". Le fondement de la prière était encore le chapelet. (Nos regards se portent vers un tableau, au mur, où l'on voit un homme accoudé à la galerie, se tenant une tête lourde, au regard absent; de l'autre main pend un chapelet que l'on devine égrené, d'une façon interminable).

A la messe on pouvait user des chapelets, user des chants... et pendant ce temps, la messe, elle, que voulait-elle dire?

X.A. Il est vrai que le curé pouvait abuser; il n'y avait aucun contre-poids face à son autoritarisme potentiel ou réel. Mais il faut reconnaître qu'il y eut des "phénomènes", des hommes hors du commun. C'était des hommes de devoir, exemplaires. Certains même étaient extraordinaires; des hommes droits, convaincus.

X.A. -J'ai connu deux curés de deux villages voisins, mais distants l'un de l'autre. Chaque semaine, l'un allait chez l'autre, à pied, pour se confesser à son confrère.

Je pourrai citer aussi le cas de ce curé d'O..., déjà âgé, qui savait qu'il y avait deux petits vieux seuls, dans une maison de la montagne; Eh bien, chaque semaine, il leur montait le pain, à pied, quel que soit le temps. Etc.

C'était des hommes de devoir. Beaucoup étaient des modèles de rectitude; leur tenue était irréprochable.

Mais ils donnaient de la morale et, parfois, débordant de leur rôles, ils cédaient à un autoritarisme qui n'est plus de mise. Certains utilisaient même la chaire pour donner des consignes de vote. On connaît, à ce propos une anecdote, dans un village de la montagne de Garazi. Un jour, un curé s'emporte sur un thème idéologique; voila qu'un homme l'interpelle depuis les tribunes... Alors on entend une femme, qui de la nef, d'une voix assurée, s'écrie: "*Manech, zaude ixilik eta zu jaun erretora emazu ebanjeliotik!*".

2) Partie de l'office des morts qui correspond aux "Matines" du bréviaire.

Ces discours durs, moralisateurs, et qui pouvaient être orientés ouvertement, ont marqué ce pays.

M.D. et X.A. Que lisaient-ils? Ils avaient quelques sermons et les Evangiles synoptiques. Des textes qui étaient plus destinés à les conforter dans leur rôle qu'à éclairer les consciences de leurs ouailles.

J.A. J'ai assisté à des réunions entre eux. La théologie n'était pas le fort de ces vieux curés...

Afin de prolonger notre réflexion, nous proposons ce passage du philosophe K. Jaspers, extrait de son oeuvre: "La foi philosophique" (Ed. Plon, 1953, p.116, 117).

* * *

"La religion engendre des terreurs imaginaires; des illusions mettent l'âme à la torture. Les supplices de l'enfer, la colère divine, l'inconcevable réalité d'une volonté sans miséricorde, tout cela remplit l'homme d'épouvante, surtout sur son lit de mort. S'affranchir de la religion c'est trouver la paix, car c'est s'affranchir de l'erreur".

Ce reproche est valable dans la mesure où il vise des superstitions concrètes. Il est faux dès qu'il est dirigé contre le contenu de l'angoisse elle-même. Si la crainte de l'enfer a été pour d'innombrables âmes un motif de préférer le bien au mal, rarement sans doute elle n'a été que la simple peur d'un châtement matériel. Plus souvent, déchiffrant l'image de l'enfer dans sa signification transcendante, l'homme put découvrir les mobiles existentiels profonds qui lui faisaient choisir en lui-même l'essentiel. Craindre pour l'être véritable, c'est le propre de l'homme vraiment éveillé. Une paix provenant de la négation de l'enfer ne suffirait pas. Elle doit découler de quelque chose de positif, d'une confiance, de l'attitude fondamentale d'une âme obéissant à cette bonne volonté qui triomphe sans cesse de la crainte. Là où tout effroi a disparu, l'homme n'est plus que superficiel.

Presbytère de Larressore, Juillet 1988.

ENREGISTREMENT D'UN ENTRETIEN ENTRE MONSIEUR LE CHANOINE LAFITTE ET M. DUVERT, À USTARITZ, DANS LES ANNÉES 1980: EXTRAITS CONCERNANT LES PRATIQUES FUNÉRAIRES ET DES ASPECTS TOUCHANT LES CROYANCES

Façons de dire et de faire

...On faisait attention aux poules et à la basse-cour, comme aux cris des corbeaux et d'autres animaux; il y avait là, des signes pouvant annoncer la mort.

"On bouche l'anus (du mort) avec de la cire pour que... le corps arrivait à se vider. Généralement c'est la benoîte qui fait cette "cérémonie" là, ce détail de toilette. Ou bien encore, dans d'autres endroits, on met une serpillère sous le mort. Comme ça s'il s'ouvrirait... parce que, pour les basques cela est très important; quand ils parlent de la mort, ils ajoutent: *hil eta kakina izanen naiz*: Je serai mort et j'aurai fait caca. Là, c'est la preuve que je serai mort. Ils emploient cela très couramment. Vous ne la trouverez pas dans les dictionnaires, cette expression. On l'entend tous les jours, dans les familles.

Il y a des habitudes dont on ne parle presque jamais. A Mouguerre, tout dernièrement, je ne sais pas si ça tient

encore, on mettait le mort au cercueil qu'au tout dernier moment, quand tout le monde était là. C'est devant tout le monde qu'on mettait le mort en bière. Parce qu'ils disaient que quelque fois il était arrivé, ce qui est vrai, que l'on ait fait des enterrements sans mort du tout. Je vous dirai que, moi-même, j'ai fait un enterrement comme ça; d'ailleurs à mon insu. On m'a roulé, quoi...

M.D. Que faisait-on du corps?

– On l'avait enterré la veille, parce que le type ne voulait pas aller à l'église et alors la famille était très religieuse; on a voulu, il s'est suicidé; c'était d'ailleurs un de mes amis, je l'avais connu au collège, ici (...). Quoiqu'il en soit, il s'est tué (...); il a laissé une lettre dans laquelle il disait qu'il ne voulait pas être enterré à l'église. Alors, les parents l'ont fait enterrer la veille, et le lendemain on a porté un cercueil vide à l'église de S... Et c'est moi qui ai célébré cet enterrement. On est allé au cimetière ensuite, porter cette caisse vide. Mais je l'ai su, après coup (...).

Quelquefois il n'y a pas de mort du tout. On fait semblant. (...). Pour arranger les affaires, dans certains villages, on ne veut pas d'histoire comme ça. Alors on met en bière devant tout le bourg. Quand l'abbé D... avait perdu sa mère, à Mouguerre, moi j'étais là-bas et j'étais très étonné de voir ça. Parce qu'on a mis le cercueil devant la porte, on a apporté la morte et on l'a mise là, devant tout le monde, et on a fermé le cercueil, devant tout le monde. Je n'avais pas vu ça ailleurs. En un sens, on peut comprendre. Mais ça ne se chante pas sur les toits.

Monuments funéraires

A Ithorrotz, j'ai toujours entendu dire: *harri gizonak*, les hommes de pierre, pour désigner les stèles discoïdales. La croix se disait *kurutzia*. Je ne connais pas de nom pour les tabulaires labourdines. Les grandes plate-tombes se nomment: *harri lauza* ou *lauza* ou *har'lauza*. L'intérieur du caveau se dit *barnea* et non "la chambre".

Les centres de fabrication des monuments funéraires, que j'ai connus, sont Bidarray (à cause de la pierre rouge) et Bidache.

Les *hargin* étaient maçons et tailleurs de pierre; ils étaient carriers. Ceux que j'ai connus ne faisaient rien d'eux-mêmes; il fallait leur porter des plans, avec lesquels "ils s'arrangeaient".

A propos des croyances

C'est certain qu'il y a un culte du soleil au Pays Basque, même maintenant. Pour eux, le soleil c'est évidemment celui qui fait pousser toutes choses. Sans lui, l'agriculture ne vivrait pas, c'est un point très important, le soleil (...). (Sur les monuments et objets) c'est un signe de protection, ou pour faire joli.

Un paysan fait attention à la lune (...). Parce qu'ils ont des idées là-dessus, très nettes. *Gorapena*, la lune montante, vous devez, par exemple, semer le blé ou bien des choses qui vont monter. Maintenant, les pommes de terre, ou les choses qui sont dessous, il faut changer, etc. De même pour aller au coiffeur, c'était toute une histoire! Si vous voulez que

vos cheveux repoussent il faut aller après la lune montante, autrement vous risquez de devenir chauve (...). Ils y croyaient dur comme fer; vous ne les feriez pas changer. (...). Pour eux, les phases de la lune ont des significations certainement intéressantes. Mais ils ne sont pas les seuls; il n'y a pas qu'au Pays Basque, ça existe ailleurs!

(...) On demande, par exemple, le soir, quand on fait une prière, non plus au soleil, mais pour le soleil. On demande à la Sainte Vierge que le soleil revienne le lendemain (...), on a christianisé cela. Par exemple, on dira Sainte Vierge faites que la lune ne se trouve pas mal cette nuit, qu'elle nous éclaire, qu'elle nous aide, qu'il ne nous arrive pas de malheur. En réalité ils mélangent (...); ça prouve qu'il y a un fond qui est resté chez eux. Mais ils l'ont christianisé; ils ont fait un synchrétisme.

M.D. parle de la "confusion" Mari-Vierge Marie.

J'ai fait une conférence sur les hérésies dans le diocèse de Bayonne. J'en ai trouvé jusque dans les liturgies, les livres de messes. Vous ne pouvez pas vous imaginer toutes les blagues qu'il y a là dedans (...). (Un jour, j'ai dit à l'évêque): vous savez, le culte de la Sainte Vierge? Il y a à boire et à manger dans notre diocèse. Qu'est-ce que vous me dites là? Me dit l'évêque. Je lui donne quelques exemples, et il me demande de venir à Bayonne faire une conférence là-dessus.

Il l'avait annoncé dans le "Bulletin diocésain", cette conférence. Je me rappelle que le père Dudon qui était jésuite à Paris, était venu parce qu'il était très surpris par un sujet pareil (...). Il était très surpris de voir qu'effectivement il y avait un mélange extraordinaire de toute espèce de choses dans le culte de la Sainte Vierge, chez nous (...). J'avais 28 ans quand j'ai fait cette conférence.

(Nous reparlons de la déesse Mari et de ses déplacements); après la guerre on a promené Notre Dame de Boulogne dans le pays, ici. Il y a eu de grandes manifestations. Dans le bulletin diocésain... il y avait ceci: "Notre Dame de Boulogne vient saluer Notre Dame de Bayonne!!! "C'est à s'asseoir par terre!!! (il pensa alors aux sept soeurs de Mari, se rendant visite; voir le récit mythologique dans l'oeuvre de Barandiaran), je me suis dit, tiens, on y revient! (puis il parle de la bizarrerie de l'esprit humain, de ses défauts, etc.)...

Témoignage transcrit à partir d'un enregistrement et restitué "tel quel".

LE PRÊTRE, LA CÉRÉMONIE RELIGIEUSE AVANT VATICAN II

L'entrevue a eu lieu en août 1987, au presbytère de Jaxu, entre M.D. et Monsieur l'abbé Maitia. Le thème ci-dessus fut l'axe de notre entretien, les considérations "annexes" sont rapportées à la fin.

Monsieur l'abbé Maitia fut longtemps vicaire à Cambo; je lui ai donc demandé de situer ici son témoignage, d'autant plus que ce village constituait un petit monde "à part" dans le paysage traditionnel du Pays Basque rural (il y avait là de nombreux médecins et des malades de toutes classes sociales; beaucoup n'étaient pas basques).